

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre KAMNITZER

Rêverie ferroviaire

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1950, tome 48, p. 190-196

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Rêverie ferroviaire

Cette heure, vous le savez comme moi, est propice à la rêverie ; la nuit n'est point encore tombée, mais vous la pressentez sous la grisaille du ciel tout bas, le long des rues, où les premiers becs de gaz ouvrent leurs yeux verdâtres de jeunes chats, où sur les grises façades, les fenêtres, prises de sommeil, battent des paupières. Pour peu que vous disposiez de quelques loisirs, vous aimez à flâner devant les vitrines depuis peu illuminées, dans les squares où s'accrochent aux boqueteaux, aux taillis blessés par le sécateur les premiers saphirs de brume, les premiers reflets opalescents. Vous longez les boulevards, sous un toit de feuilles jaunies, vous vous attardez à la place où émergent de l'indécision du crépuscule, comme les poissons exotiques d'un aquarium, les véhicules titubants.

Même si votre travail vous retient entre les quatre murs d'un immeuble, vous n'empêcherez pas votre rêverie de s'en aller, à la dérive, Dieu sait où, et plus loin encore que les promeneurs réels, par-dessus toitures et barrières, par-dessus cheminées d'usines et courettes noires. Si vous venez avec moi, si vous me confiez l'espace d'un silence votre imagination vagabonde, je vous conduirai au paradis de tous les rêves, au berceau de toutes les illusions. Venez avec moi à la gare. N'ayez crainte, je ne vous entraînerai pas dans quelque fugue inconsidérée, vous n'emprunterez aucun train. Vous verrez simplement avancer vers vous, dans l'épaisseur de la fumée, deux yeux de braise, vous serez secoué par un bruit de frein, un grincement de ferraille, vous humerez l'odeur de l'huile surchauffée, du métal frotté, l'arôme de toutes les courses éperdues, de toutes les nostalgies, Laissez agir le sortilège : lorsque la longue chenille haletante se sera rangée en bordure du quai, lorsqu'une seconde de silence coupera la tourmente du dernier effort, vous pousserez un soupir de bonheur !

Si vous aimez vraiment les trains, venez ! Ne dites pas, je vous prie, que le chemin de fer vous semble une invention utile, un « moyen de transport » populaire et pratique (bien que ruineux pour les caisses de l'Etat), un facteur

important pour la prospérité du pays. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, tant s'en faut ! Dites-moi plutôt si vous ressentez à la vue des noirs wagons alignés, cette oppression délicate dans le creux de l'estomac que vous donne le sourire de votre bien-aimée, ce vertige amoureux qui vous fait soupirer, quand vos yeux rencontrent les yeux rêveurs et enfantins de la locomotive, rangée comme une grande bête domptée contre le quai du départ, « que c'est beau, que c'est divin ! » Dites-moi, si vous vous confiez aux alvéoles d'acier comme au berceau des premières heures heureuses de votre vie, si vous aimez, plus que le ciel étoilé, le hall enfumé d'une gare, où se balancent dans la pénombre, parmi les cris et les plaintes métalliques, les lunes blafardes ?

Ne trouvez-vous pas, cher ami et lecteur, que les humains sont bien ingrats envers les pauvres trains ? Ne s'en trouve-t-il pas qui, loin de se confondre en remerciements et attentions, se plaignent d'avoir à verser une modeste obole pour le bonheur de se laisser dorloter et cajoler pendant de longues heures ? qui lancent des regards furieux à leur montre lorsque leur amoureux, brûlant du seul désir de les tenir dans ses bras d'acier pendant quelques minutes encore, de leur chanter sa rythmique chanson d'amour, hymne ou berceuse, épithalame des noces métalliques, en vient à oublier la rigide austérité des horaires ? Il en est, m'a-t-on rapporté, qui ne prêtent même pas l'oreille aux improvisations passionnées des roues infatigables, au chant composé dans de longues nuits d'insomnie, colloque d'amitié, susurrement de tendresse, balbutiement d'enfant en quête d'un mot câlin pour le cœur des choses ; qui ne distinguent pas les fureurs des aiguillages de la sombre menace des viaducs, le double-crochet des longs paliers de la trépidation angoissée des rampes, la symphonie des parcours somnolents du dernier sursaut d'énergie et de patience avant le terme.

Mettez-vous, je vous prie, à la place de vos humbles serviteurs : voilà un petit train bon enfant, débonnaire, fidèle, qui, sans ennui et sans langueur, dessert des villages dispersés d'une pauvre ligne secondaire, s'arrête, repart, s'arrête encore, repart encore, à vous donner le vertige.

Que récolte-t-il pour tant de dévouement, pour tant de sollicitude ? J'ai entendu de mes propres oreilles un gros citadin, joufflu et ventru, être sans cœur et sans vergogne, lui décocher l'épithète d'« affreux tortillard ». C'était là, parole d'honneur, le terme même dont il s'était servi. Il appelait ce ravissant petit pousse-pousse au long panache de fumée un « affreux tortillard ». J'évoque pour vous une autre scène, tant de fois répétée, dont le souvenir m'est toujours fort pénible : cette fois-ci, le héros est un express, un de ces merveilleux serpents d'acier qui s'élancent à travers l'obscurité des nuits, transportant au bout du monde tout un peuple dormant, ronflant dans les compartiments surchauffés, tandis que dehors règne le vent, l'intempérie, les ténèbres. Enfin, à la lueur de l'aube, le convoi s'arrête sous les vitrages de la gare métropolitaine ; les voyageurs descendent, tout engourdis, traînant leurs sacs et leur progéniture, longent le train et la locomotive, presque morte d'effort, transpirant de tous ses pores. Et les ingrats ne leur voient même pas un regard, je vous le dis, *pas un regard*. J'ai lié amitié durable avec un homme à l'air probe et modeste, qui, dans cette circonstance, s'était arrêté longuement devant la merveille technique, en caressant du regard les roues majestueuses, les bielles, les cylindres graisseux et avait remis, pour finir, un beau billet de banque au mécanicien, pour lui-même, pour le chauffeur et pour la merveilleuse machine. Un homme de cœur et de devoir, vous voyez ?

Au commencement était... vous le savez tout comme moi, le « train qui fume », Gloire à vous, trains à vapeur, pionniers du siècle du progrès, précurseur, barde et poète ! Pour éviter tout malentendu : je ne nourris aucun ressentiment à l'égard des lignes électrifiées, j'apprécie le confort, la rapidité, la sobriété exemplaire des « trains sans locomotives », qui sucent leur nourriture d'un fil frêle et mince, suspendu à leurs têtes, d'où le pantographe arrache de belles gerbes d'étincelles. J'aime les trains électriques tout en les trouvant un rien sorciers. Mais ce n'est déjà pas un spectacle réjouissant que de voir maltraiter des bêtes, fussent-elles vieilles et décrépites. Que dire alors des vieilles locomotives hors d'usage, qui sur quelque voie

de remise, dans un dépôt abandonné et loqueteux, mènent à terme une vieillesse qui n'a vraiment plus rien d'humain ? On les voit là, braves haridelles d'acier, alignées et rouillées, les entrailles au vent, pleurant souvent de honte et d'amertume, sales et réduites à la dernière impuissance, au dernier dénuement, exposées au mépris, si ce n'est à la risée de tous. Pourriez-vous m'indiquer quelle Union, quelle Association de Protection les prenne en pitié, illumine le soir de leur vie ? Ne pourrait-on exiger des autorités compétentes des mesures de grâce, de clémence ? Car enfin, elles ont bien gagné leur croûte, ces braves locomotives démodées, on s'est bien servi d'elles au temps de leur splendeur, quand elles remorquaient, toutes pimpan-tes, toutes rutilantes, les premiers convois ? Méritent-elles qu'on les délaisse, qu'on les bouscule, pour ne plus y penser, sur des voies de garage mal entretenues, où, su-prême injure, pousse l'herbe entre chaque traverse ?

Loin de moi la pensée d'ouvrir ici un réquisitoire. Le fol amour que je porte aux trains rayonne, si je puis m'exprimer ainsi, sur ceux qui ont charge et mission de les soigner, de les guider et entretenir. Tenez : enfant déjà, je rêvais d'un métier qui vous met entre les mains un falot, une lanterne. C'était pour moi le symbole de toute poésie, de toute grandeur. Les Muses furent moins, pour moi, ces déesses de marbre dont l'image se dressait quelque part sous le ciel immaculé de Grèce que ces hommes à cas-quettes — silhouettes vivantes de mes nuits de train — qui promenaient entre les faisceaux de rails un falot vert ou rouge, qui l'agitaient parfois d'un geste patriarcal parmi les mille feux verts, rouges, jaunes, blanc lunaire, bleus, décor fantasmagorique de toute voie ferrée. Je me sou-viens que, réveillé par l'arrêt brusque du train dans quel-que gare inconnue, j'aplatissais mon nez contre la glace pour voir cheminer dans l'obscurité l'homme au falot, le « porteur de lumière », le robuste gaillard aux mains cal-leuses qui portait avec lui son espoir, le symbole de sa destinée éternelle. Et je le voyais disparaître entre les wagons embués, suivi par le balancement d'un reflet mourant.

Penchez-vous sur votre cœur, chers amis et lecteurs, écoutez le langage secret de votre âme : lorsqu'au cours

d'un voyage nocturne, le train s'arrête en quelque station et que vous voyez, encore brisés de sommeil et de courbature, les cheminots longer la voie en agitant une lanterne, tout auréolés de gloire modeste et de vérité, ne sentez-vous pas en vous comme un regret cuisant d'avoir manqué votre vocation de lumière ? Les vieux contes des jours d'enfant ne remontent-ils pas à votre conscience, où il était question de bougies allumées au bord des marécages, d'étoiles piquées dans le velours des vallées, de fenêtres souriant au soir naissant, de phares battant de leur réseau ardent les étendues marines, de fidèles portant à minuit la lampe de Noël à travers les champs de neige. Ne revoyez-vous pas les nornes et les feux follets, le Moine de la Montagne, la Fée aux yeux de fleurs de lin, les bergers de Bethléem ? Ne vous sentez-vous pas soudain orphelins de toute clarté, exilés, bannis, relégués dans le Royaume des Ombres, livrés à la vindicte des Ténèbres ? Ne vous aurait-il pas fallu au bout de vos doigts tremblants un falot allumé, une lumière qui éclairerait vos nuits ; ne craignez-vous pas, parfois, la destinée des Vierges Folles qui n'ont point d'huile dans leurs lampes ? N'enviez-vous pas, l'espace d'un arrêt entre deux courses folles, l'homme de tâche qui tient devant lui la lanterne, qui s'avance d'un pas assuré dans la nuit des enfers ferroviaires, explorateur des ports terrestres, mineur dans les gangues des lointains. Quel merveilleux métier, n'est-ce pas ?

Ce sont là, direz-vous, considérations pour âmes mélancoliques et ténébreuses ! Vous préférez peut-être la jeunesse, la vie bouillonnante, la marée envahissante des réalités qui viennent, montent, submergent nos pauvres hésitations, nos regrets. Vous aimez les visages souriants, les yeux lumineux, pleins de soleil et de ciel, les forêts qui chantent, les prairies noyées de fleurs, les corps jeunes et lumineux, les pensées ailées comme l'alouette : bref, vous aimez les trains de jour. Car — c'est un fait — les trains de nuit ont déjà trouvé leurs poètes, leurs chanteurs. Mais qui glorifie les trains de jour ? On les considère comme la chose la moins romantique du monde, le « moyen de transport » par excellence, on y monte, on s'installe, dans un coin de préférence, déplie son journal... et allons,

chef de gare, donnez le signal du départ ! Mais si vous quittez un instant cette paperasse, vos yeux s'ouvriront à une nouvelle vie. Je vois votre geste, cher lecteur, vous la connaissez, comme moi, cette garce de vie, je n'ai pas, à son sujet, de cours à vous faire. Vous la dites pénible, décevante, prosaïque au possible, fatigante souvent, ennuyeuse parfois et parfois beaucoup trop intéressante. Vous vous plaignez de peiner au milieu d'âmes insensibles, de travailler parmi des étrangers, des indifférents, de vous colleter avec vos ennemis. Mais voyez-vous, depuis la fenêtre d'un wagon de chemin de fer, les choses se présentent tout autrement. A peine votre train a-t-il quitté la gare, la ville et ses faubourgs que déjà un air plus léger, plus parfumé vous pénètre, un je ne sais quoi vient illuminer votre esprit, alléger votre cœur. L'avez-vous remarqué ? Pour ceux qui restent, le train ne transporte jamais que des amis inconnus, des âmes-sœurs. Dans chaque cour, dans chaque jardin des bras amicaux s'agitent, on salue l'« étranger » des vieilles légendes, le « dieu en voyage », Zeus dans la cabane de Philémon et de Baucis. A la barrière d'un passage à niveau, des automobilistes vous sourient, la fille de ferme vous fait signe de son fichu, des enfants vous jettent des baisers de leurs petites mains. Ailleurs, les ouvriers de la voie lèvent vers vous leur casquette en signe d'amitié. Vous sentez que tous les hommes de la terre ne forment qu'une seule et grande famille et qu'ils s'aiment tendrement.

Il y a les voyages brefs, d'abord : événement banal, visite chez la tante rhumatisante, emplettes au bourg prochain, consultation chez l'avocat ou chez le médecin de la ville ; et puis il y a les autres voyages, les vrais, ceux qui durent du soir au matin ou du matin au soir. Vous vous installez sur votre banquette après avoir déposé vos malles et valises dans le filet, vous vous étendez, vous vous mettez à l'aise comme pour une éternité. Un tel voyage est une longue extase, une récollection, une retraite, une véritable prise de conscience. Il vous est loisible, si vous êtes une âme « intérieure » comme dirait l'Imitation, de comparer la vie à un train avançant vers l'inconnu, que vous toucherez sous peu, sans y croire tout à fait. La Providence des rails vous guide sûrement, les anges — j'entends les

aiguilleurs et les « régulateurs » — veillent sur vous, œuvrent pour vous pendant que les roues vous balancent, longuement, doucement, et seul — de loin en loin — le sifflet strident de la locomotive vous rappelle votre condition de voyageur. Voyageur parmi les choses qui fuient, parmi les champs qui virent, tel un moulin aux ailes infinies.

L'ennui, je vous le promets, n'aura point de prise sur vous. Devant les fenêtres se déroule le spectacle toujours émouvant des paysages *qu'un seul instant* offre à vos yeux avides. N'y goûtez pas, et jamais plus il ne vous sera redonné. Ou bien souvenez-vous que vous n'êtes point seul, que d'autres vous accompagnent dans vos pérégrinations. Il vous sera aisé — plus aisé que nulle part dans la vie — de scruter la physionomie des inconnus, d'interpréter avec patience et bienveillance le pli d'une bouche, les sillons d'un front. Et vous vous plairez à penser que peut-être le compagnon dont vous frôlez les genoux serait le frère de votre cœur, l'ami de vos jours terrestres, que la jeune fille aux lèvres endormies croyant rêver aux étoiles rêverait à vous, si seulement elle vous connaissait. Elle vous voit, elle ne vous connaît pas. Vous la voyez tout en l'ignorant. Mais un quelque chose vous dit qu'elle, et nulle autre, serait pour vous fée et épouse, fille et bien-aimée. Mais si votre cœur est repu de tendresse ou vide de tout désir, qui vous empêche de vous demander si l'inconnu ne serait pas le « client idéal », le « collaborateur de toute confiance », l'homme de vos projets et de vos ambitions ? Je vous promets que vous le trouverez : vous trouverez tout dans la vie mouvante des trains de jour, vous trouverez, orphelin, la mère de vos secrètes nostalgies, vous trouverez celui qui vous comprend, celui qui vous apprécie, celle qui vous aime, celle qui vous encourage, vous trouverez — si vous en sentez le besoin — le petit garçon aux yeux interrogateurs, la fillette aux nattes d'or. Mais surtout, ne parlez pas, n'ouvrez jamais la bouche ! Vous risqueriez de chasser la bonne fée, de tuer l'âme des Bienheureux. Les choses mystérieuses et impré- nétrables aiment le silence : l'expérience a démontré qu'elles tolèrent de justesse la berceuse câline et rythmée que les roues chantent pour vous, inlassablement, pour votre rêverie !

Pierre KAMNITZER